

Le Roi du Sandwich

Nouvelle de Bruno Crépeault

Je m'appelle Barhélémy Foisan, j'écoute la radio et je suis prêt.

La plupart des gens diraient que je suis fou : pas fou de joie – enfants qui gambadent, bouquet d'orchidées, anniversaires, bonne nouvelle, billet gagnant – non, rien de tout ça.

Pas non plus fou d'amour – proximité, frissons, abandon, fusion, et j'en passe – quoique j'ai dû effleurer cet état jadis; enfin, je crois.

Non, ils diraient que je suis juste fou. Fou comme on peut l'être quand l'esprit déraile, se scinde, que le cerveau devient une éponge au délire, à la paranoïa, à son propre effritement.

Ce que je leur répons, à ces imbéciles, c'est...

Un instant.

— Grand format, pain blanc, dinde et fromage.

— Cheddar ou blanc?

— Pardon?

— Votre fromage... cheddar ou blanc?

— Euh... cheddar. Et de la moutarde.

— Donc grand format, pain blanc, dinde, fromage cheddar et moutarde. Sera prêt en un rien de temps.

Cheddar et moutarde... et quoi encore? Classique SPF! La plupart des gens sont bizarres; je peux prédire si un client l'est ou pas juste à le

regarder : la façon dont il pousse la porte du restaurant, la démarche qu'il emprunte en se dirigeant vers le comptoir pour commander, ses vêtements, son débit, la manière dont il promène son regard confus sur le menu. Et là je peux vous dire s'il est du type SPF – salami-pesto-framboise. Bizarre, je vous dis.

— Un breuvage?

(Il va dire non; je pari qu'il a à peine assez d'argent pour se payer le sandwich.)

— Non, merci.

Il dépose une poignée de pièces sur le comptoir. Lorsque je lui rends sa monnaie, je glisse un unique sous noir, oxydé sur tout un côté, devant lui. Il lève sur moi un regard noyé de malaise, empoigne le sac contenant son dîner et quitte le restaurant.

Il m'a laissé le sou. SPF et généreux de surcroît.

Peu importe, aujourd'hui est le jour de ma vengeance.

Je disais donc : ce que je leur réponds à ces imbéciles c'est que si je suis réellement fou, ils n'ont qu'eux à blâmer. Cette folie, c'est la culmination d'années de haine et de silence, point ultime de leur périple ravageur, et m'y blottis comme le fait la mouche dans la gueule d'une plante carnivore.

Sans espoir de retour. Consumé.

Cette folie n'est pas innée; elle a été provoquée.

Tiens, madame Johnson.

— Salut Bart.

Je déteste qu'on m'appelle Bart.

— Très occupé, aujourd'hui?

La plupart des gens pensent que mon travail est astreignant, et c'est effectivement le cas à des intervalles précis dans la journée : entre onze et treize heures, puis entre seize et dix-huit heures trente. On sert alors les réguliers, puis les occasionnels, et finalement les passants qui attrapent un repas à la sauvette. Les réguliers sont les plus SPF d'entre tous. Aussi, ils sont parfois les plus idiots et me demandent, tandis que l'imperturbable horloge passe à midi moins quatre minutes, si je suis très occupé.

En guise de réponse je me tais.

— Préparez-moi un numéro deux, s'il vous plaît, Bart. Extra mayonnaise et champignons.

Extra mayo et champignons : SPF jusqu'à la moelle.

Les heures qui s'épuisent entre les repas, je les passe à garder la cuisine impeccable, les fours chauds et les couteaux aiguisés, et m'assure qu'il y a suffisamment de tous les ingrédients nécessaires à la confection des sandwiches : viandes, légumes et sauces variées. Ce n'est pas très exigeant, d'autant plus que cette agréable solitude est bercée par la radio jouant du matin au soir.

À moins que maman ait besoin de quelque chose, je reste donc dans la chaleur torride des fours et de l'eau de vaisselle, livré aux effluves d'épices et de laitue avariée, et je suis roi.

Barthélémy Foisan, roi du sandwich, artiste de la mie et du bologne, réceptacle du savoir culinaire paternel, JE SUIS LE ROI, LE ROI FOISAN, LE MONARCHE BARTHÉLÉMY FOI-

Gras, Foie-Gras, hé Foie-Gras, tu viens faire un match? on a besoin d'un coussin au premier but! hahaha! hé

*Foie-Gras, ta couche s'est percée, mon gros, la pisse te noirci la culotte!
hahaha! les gars, les livres de Bart-Foie-Gras sont tombés à l'eau, y'a pas
quelqu'un qui a son appareil photo, dites, on pourrait envoyer ça à sa truie
de mère, hahaha, un bel encadré de son petit porc à quatre pattes dans une
flaque de boue, hahaha, Foie-Gras, Foie-Gras, Foie-Gras, Foie-*

— Bart? ...Bart, vous êtes à des kilomètres, mon garçon. Vous allez bien?

Je déteste qu'on m'appelle Bart.

Le pain est éventré d'un aller-retour du couteau; j'y étends la mayonnaise (dans laquelle j'ai mélangé le verre brisé, environ une tasse et demie), suivi de poulet pressé, d'un large feuille de laitue et de nourriture pour hamster émietée en guise d'épice. Puis, en jouant habilement du poignet, le sandwich est refermé et tranché dans un seul mouvement, puis roulé dans un ciré.

— Ça fera trois et quinze.

Le billet de cinq change de main, froissé et sale.

— Merci, Bart. À bientôt.

Madame Johnson me salue et sort; je la regarde suivre le trottoir et disparaître vers la gauche, son dernier repas – je me croise les doigts – en main.

La plupart des clients se suivent et se ressemblent, comme un troupeau de boucs affamés faisant la file pour brouter un maigre talus d'herbe. Pour eux, c'est un midi précipité et banal, tandis que leurs enfants sont nourris par d'autres, que leur patron les attend avec un marteau à treize heures pile,

que leur femme les cocufient avec le plombier, le voisin ou le beau-frère. Ils commandent un sandwich au pain brun, végétarien, faible en sel ou spécial santé, comme si le repas qu'ils allaient s'enfourner au dîner donnait l'absolution pour toute la merde servie au souper : barbecues cancérigènes, hot-dogs, pizzas et frites.

— Barthélémy.

La voix de ma mère, à travers l'intercom.

— Barthélémy.

Elle habite – nous habitons – au premier, dans un appartement qui empeste les légumes avariés, le pain moisi et autre chose, quelque chose d'ancien, de terreux. L'odeur que dégagerait un cercueil ouvert après des années. Comme maman ne quitte jamais son lit, et que je déjeune, dîne, et soupe à une petite table, près des fours du restaurant, j'évite l'appartement du haut dans la mesure du possible. J'ai donc fait de la cuisine s'y trouvant – la pièce à l'étage la plus éloignée de la chambre de ma mère – l'endroit où je dors. À six heures quarante-cinq pile, le rôle de maman prend la relève de mon réveil matin et je file en bas, seul endroit au monde où je me sens vraiment à l'aise.

Et je tente d'oublier ma vie là-haut, depuis les vingt-et-une dernières années jusqu'à aujourd'hui. Dans une certaine mesure, j'y parviens, radio et boulot aidant.

Jusqu'au moment où la lumière rouge de l'intercom mural s'allume et hurle :

— Barthélémy...

J'ignore comment elle fait ça, savoir que je suis seul.

— ...monte-moi du seigle et un... (elle râle, une plainte aride, cassée)
...bol de mélasse.

Je m'essuie les mains sur mon tablier et enfonce le bouton TALK.

— Oui maman. Tout de suite.

Mon père s'est tué à monter ces marches, années après années, les bras chargé de seigle et de mélasse. Je ne compris que plus tard pourquoi il ne m'avait jamais légué, de son vivant, le fardeau de cette servitude : la simple vue de ma mère, crépissant sous ses draps, inerte amas de peau grise, telle une immense plaie de lit, ses râles, son visage d'une pâleur lunaire...

Papa a ouvert le restaurant en 68 après s'être brisé une jambe alors qu'il bûchait pour le Morris Wood Company; avec la compensation – correcte, malgré l'époque – offerte par la compagnie, il avait acheté cette bâtisse, celle-ci ayant précédemment servie de caserne pour le service des incendies. Il ne connaissait strictement rien en sandwich et à ses finesses, et espérait probablement que ma mère s'investirait, tout autant que lui, dans l'aventure. Or, elle était tombée malade dès l'acquisition de l'ancienne caserne, et il avait dû tout apprendre – s'inventer un métier, en fait – avec un jeune fils sur les talons.

Mes souvenirs les plus lointains sont remplis de caisses de légumes, de rangées de pâte à pain et de fours fumants, particulièrement de cette chaleur qui s'en dégageait et qui n'avait d'égale que celle filtrant par les fenêtres surplombant les éviers quand le soleil de juillet se pointait. Les rais de lumière dessinaient des carrés jaunes sur le plancher et je m'y assoyais, confortable, heureux, comme si je siégeais au centre de l'univers.

J'étais fasciné par la forme que traçait invariablement la sueur sur la chemise de mon père tandis qu'il travaillait : c'était un oiseau aux larges ailes, nanti d'une queue longue et floue, comme s'il était en plein envol, emporté par la musique que jouait la radio, juchée près du plafond, sur une tablette. Je me souviens du jour où, au tout début, peut-être pendant la première semaine, le restaurant était rempli à craquer, surtout par des pompiers en civil, venu constater avec enchantement les changements que Wilfrid Foisan avait apporté à leur caserne désuète, et moi j'étais là, juste derrière lui, timide mais fier, puis mon père me voit et dit

*t'es là, matelot? dis-
donc, tu voudrais pas me donner un coup de main? moi, papa? vraiment?
pour sûr, matelot, tiens, tu vois ces cadrans? dès qu'ils s'arrêtent, tu me fais
signe et on retournera les pains ensemble, d'accord? ces cadrans-là, papa?
ces pains-là? on s'en occupera tous les deux? pour sûr, et tu sais quoi, on
va mettre un peu de musique pour fêter ton premier jour de travail, tu vois
cette radio? elle est toute neuve, elle aussi, c'est son premier jour, qu'est-ce
que t'aimerais, du rock'n'roll? ça te plairait, du rock'n'roll, matelot? tu choisis,
papa, c'est toi le chef du restaurant, tu choisis, o.k., va pour le rock'n'roll, du
rock pour Wilfrid et Barthélémy Foisan, les meilleurs cuistots en ville, les rois
du sandwich, hahaha, ouais, du rock, t'es drôle papa, toi et moi on est des
rois, on est*

figé comme un gros idiot dans le chambranle? Dépose le pain et le bol sur la table... (elle tousse) ...et retourne en bas. Des clients viennent d'entrer.

— Tout de suite maman.

Vraiment, cette manie de savoir qu'on entre et sort du restaurant, c'est pas normal. J'aime ma mère – à ma façon – mais elle me fiche la trouille.

Effectivement, un couple attend devant le comptoir, et m'observe comme si je venais de leur apparaître affublé de quatre bras et d'antennes fichées aux tempes.

Poli, je prends leur commande.

La plupart des gens mettent n'importe quelle sauce dans leur sandwich, sans égards au mariage des saveurs inhérent à l'acte. Un pain à l'origan, garni de pastrami et de laitue française *exige* une moutarde de raifort, ou, à la limite, une moutarde au miel de trèfle. Un pain de blé entier, fourré au thon, ne se sert adéquatement qu'avec une sauce légère à l'aneth, rehaussant le goût du poisson tout en restant discrète. Au fil des années, le restaurant s'est dotée d'une variété plus qu'intéressante de sauces, dont certaines sont de création paternelle – je prépare toujours la plupart d'entre elles. Et pour lesquelles croyez-vous qu'optent la quasi-totalité de la clientèle, qu'elle soit SPF ou non? Moutarde, mayonnaise et ketchup.

— Sandwich western, rôti, avec bacon. Pour emporter.

Bon. Au moins, c'est classique.

Je n'ai jamais vu ici cet homme ni sa copine (qui commande, après maintes hésitations, exactement la même chose), ni ne les reverrai. Ils sont vêtus tous deux de jeans, de ridicules bottes de cow-boy et portent ces

pendentifs à effigie indienne ou country, avec une paire de cordons descendant sur la poitrine. Je mets quatre tranches de pain ordinaire à tourner sur le gril rotatif, tandis que le bacon gémit sous le bombardement de micro-ondes et que les omelettes, savamment saupoudrées de sel et de cendre, parfument malgré tout la cuisine de façon agréable.

— Sauce?

La femme veut répondre mais l'homme la coupe en la châtiant d'un regard impatient.

— Ketchup et mayonnaise.

Je la regarde, et ses yeux me disent que ce sera la même chose. Elle a probablement toujours ces yeux-là en public : incertains, inquiets, ne vous fixant jamais vraiment. Des yeux qui vous disent : peu importe ce que je voudrais, il a le dernier mot. Et c'est comme ça partout : à la maison, en voiture, au lit.

Ah! Du privé, il vaut mieux ne rien savoir.

J'attrape le contenant de ketchup et le lance en l'air : il fait un double tournoiement, pique en vrille et tombe dans ma main, que j'écrase du même coup pour faire du pain rôti un canevas pour ketchup; c'est un truc que mon père faisait à l'époque et je crois l'avoir raffiné. D'habitude, au décollage du contenant, les clients figent, bouche bée, persuadés d'être bientôt aspergés de sauce; puis finalement ils rient, et certains applaudissent. C'est un petit extra que mon père aimait exécuter pour les habitués; Wilfrid Foisan était peut-être ignare de ce qui fait un bon sandwich – au début, du moins – mais il possédait l'art de plaire aux gens. Et ses affaires ne s'en étaient que mieux portées.

Moi, aujourd'hui, je n'essaie que de faire sourire une femme à l'air triste. Elle aura bien des raisons de pleurer plus tard.

Les couleurs des peintures choisies me semblent tout à fait convaincantes : Rouge Ravissant pour le ketchup, Or Féérique pour la moutarde, et une base de blanc en guise de mayonnaise (à laquelle j'ai mixé quarante millilitres de fansolin). Bien sûr, j'ai laissé une bonne quantité du produit imité dans chaque contenant, question de préserver la texture originale, soutenir l'illusion pendant la préparation.

Savourant à l'avance leur sandwich western, le couple de cow-boys n'y voit que du feu. L'homme me paie et tourne les talons; à son insu, sa copine me laisse un dollar supplémentaire sur le comptoir, esquissant un sourire brouillé de honte. La brave petite a apprécié le numéro de jonglerie. Comme pour les narguer, l'annonceur radio présente la prochaine pièce : une excellente chanson de Garth Brooks.

De nouveau seul, je nettoie le comptoir et éponge mon front en sueur; mais surtout, j'évite de regarder vers l'intercom, comme si un simple coup d'œil risquait de faire s'activer le voyant rouge.

Garth Brooks.

La plupart des gens ont délaissé la radio au profit des nouvelles technologies, prétextant qu'elle n'était plus à la mode et de mauvaise qualité – son et contenu – et en toute honnêteté, ils n'ont pas tort. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que la radio n'offre pas de gratification immédiate : elle n'est pas balisée par la pureté du numérique, peut vous ennuyer avec des dizaines de minutes d'inepties – bulletins de nouvelles, publicités et autres – et si vous tombez sur mauvais animateur (et ils sont légion, au pays

des ondes), il se peut qu'une ribambelle de chansons insipides vous aiguissent la patience, vous vexent l'âme. Mais il faut prêter l'oreille à la radio; elle ne s'arrêtera pas, indifférente au temps, à l'humeur et même à l'électricité, si vous l'avez bourrée de piles. Et quand vous n'espèrerez même plus, tôt ou tard, votre tube préféré, votre chanson-vestige catalyste d'émotions lointaines, s'échappera des transistors et vous attrapera le cœur, soudainement, agréablement, et là le présent se brouille, votre journée se transmue en spectacle de souvenirs, c'est soudainement le plus beau des jours, comme Noël, ou le début des vacances, ou

*la graduation,
c'est fatal il pleut, mon habit est trempé mais ça camoufle la sueur, la pluie,
alors ça me va, papa est mort il y a quinze jours, qu'est-ce que je fais ici, je
serai le seul à ne pas être accompagné, aucune fille n'a voulu, enfin, je n'en
ai invité aucune, surtout pas Mari-Lou Tressy, madame Bogelic m'a conseillé
de venir malgré tout à la danse, elle dit que ça m'aidera à traverser cette
période difficile, mais comment peut-on traverser un pont qui brûle, madame
Bogelic, que je lui ai demandé, comment nage-t-on sous la glace, hein, mais
je suis venu, j'ai déposé du seigle et de la mélasse sur la table de chevet
tandis que maman dormait, d'un sommeil tout sauf paisible, râlant, sifflant
dans son sommeil cerné, les creux de ses joues semblent se toucher de
l'intérieur, puis je suis parti, ai mis un vieux veston de papa, c'est un peu
grand mais il sent bon, il sent lui, maman me tuerait si elle savait que je l'ai
laissée seule, elle me tuerait si elle le pouvait, elle l'a bien tué, lui, elle*

est entrée sans que je m'en rende compte. Légèrement penchée sur le présentoir vitré, elle porte un index à la bouche, signe qui ne ment pas : la jeune femme se meurt de faim. Elle reluque les viandes, les garnitures, puis lève les yeux sur le menu suspendu, des yeux verts, des yeux comme vous n'en avez jamais vu. Jamais dans mon restaurant, en tout cas.

Mon cœur saute un temps car moi je les connais, ces yeux.

Mari-Lou Tressy, graduée de 82.

La plupart des gens ne croient pas au pouvoir du hasard. De tous les jours, Mari-Lou Tressy est venue aujourd'hui dans mon restaurant. Pourquoi pas hier? L'année dernière? Pourquoi revois-je l'accroche-cœur de mon adolescence au même moment où Laura Branigan entame Gloria dans la radio juchée, me propulsant vers cette fin d'année scolaire 82?

Si le hasard était un mec, je lui paierais une bière.

Mari-Lou n'a pas changé, si l'on exclut ce que vingt années peuvent ajouter à un visage déjà joli : lui conférer une beauté sage.

À moins d'être complètement sourde, elle doit entendre mon pouls jusqu'à l'autre côté du comptoir. Je regarde l'intercom et implore le fantôme de Papa de faire ce qu'il peut pour que le voyant reste éteint tant que Mari-Lou sera là.

— Hé! monsieur?

Monsieur. Elle ne me reconnaît pas; pourtant, moi, si. Les yeux bandés, en pleine nuit, sans électricité, j'aurais su. Sa voix m'aurait suffi : une voix comme un goût exquis, comme un parfum de miel.

— S'il vous plaît, je prendrai un demi au bœuf, sans fromage, sauce BBQ.

Dieu merci elle n'est pas SPF, mais j'ai mon premier instant de panique en cette journée particulière; pour la première fois aujourd'hui, mon royaume est ébranlé, tout comme ma conviction que l'heure de ma vengeance soit enfin arrivée.

Mari-Lou, pourquoi es-tu ici *maintenant*?

— Hé! mais... Barthélémy, c'est toi?

Je n'arrive pas à le croire : elle m'a reconnu et sourit; sa surprise semble franche et honnête.

— Ayoye, Barthélémy Foisan! J'avais jamais fait le lien avant. *Foisandwich!* C'est le restaurant de ton père, non?

Mon père est mort, Mari-Lou; ma mère aussi, sauf qu'elle refuse de s'arrêter de respirer.

Elle éclate de rire : un pur parfum de miel, je vous dis. Imaginez donc ce rire. Ma vision se brouille de larmes.

— C'est bête comme tout, ça! Tu travailles ici depuis toutes ces années?

J'ouvre la bouche et un son en sort, rimant avec *oui* mais criblé de consonnes gutturales. Gentille, elle comprend tout de même.

J'éponge mon front brûlant du bout de mon tablier.

— Tu parles! Si j'avais su, je... je serais passée avant! J'ai bien dû marcher devant ce resto des centaines de fois depuis le secondaire...

Passée sans le voir, c'est ça, hein, Mari-Lou? Sans voir la vitrine parsemée d'affiches collées là sans qu'une permission ne soit donnée, sans voir le panneau « FOISANDWICH, ROI DU SANDWICH » défraîchi, les

lettres noires virées au gris pâles, sans voir la porte rouge avec la fente pour le courrier, comme dans le temps... Ça l'air presque abandonné, n'est-ce pas? Pourtant non, Mari-Lou, j'ai une clientèle, petite mais fidèle, même si la plupart sont des cons de SPF, des débiles qui mélangent moutarde et olives, qui mettent du ketchup dans un sandwich aux tomates, ha! ketchup et tomates!

— T'as... t'as pas changé, Bart...

Pas changé? Vous voulez dire que j'ai toujours un poids exponentiel à mon âge, mademoiselle Tressy?

Mes joues tremblent de rage et je n'ai plus de larmes. Lentement, ma main rampe vers le manche du long couteau à trancher.

— Bart?

Pas Bart, Mari-Lou : Barthélémy. Est-ce que je t'ai déjà appelé seulement Mari, moi?

Je ne lui ai pas dit ça mais j'ai bien faillis. Son sourire s'est estompé; ses yeux se plissent, attendant quelque chose, probablement une réponse. Qu'est-ce qu'elle m'a demandé, déjà?

— Demi au bœuf, sans fromage, sauce BBQ, c'est ça?

— Oui... hé, Bart, tu me reconnais pas? Mari-Lou Tressy! On a fait le secondaire ensemble!

Ensemble? que je crie, mais à l'intérieur. À moins que ma mémoire ne défaille, on a jamais *rien* fait ensemble, Mari-Lou. J'étais le grassouillet de service au front piqué de pustules d'acné, les bras ballants, qu'on provoquaient à coups d'insultes ou de coups de pieds au cul, qui allaient se cacher pour pleurer aux chiottes au beau milieu d'un cours, qui mangeaient

ses sandwiches seul à sa table, vers midi trente, lorsqu'il y avait un peu moins de monde à la cafétéria. Mes journées au secondaire, je les ai passées tout seul, Mari-Lou, et mes nuits n'étaient faites que d'espoir que tout s'achève bientôt, que ma mère se taise à jamais, que mon père puisse se reposer et devenir enfin le plus grand restaurateur de la ville, espoir de maigrir d'un coup, espoir que tu daignes me regarder, le jour où je cesserais d'éviter la section où se trouve ton casier, le quatrième à partir du second abreuvoir, ce que t'étais jolie, Mari-Lou, ta voix et tes rires, comme un parfum de miel, tu n'aurais pas du venir, Mari-Lou, pas aujourd'hui –

— Barthélémy? Dis donc, ça va pas, hein? On dirait que tu pleures...

Sans lâcher le couteau, je m'essuie le visage.

— Mari-Lou, non, je, ça va, bien sûr je me souviens, il fait chaud ici, dure journée, tu comprends, wow, ça fait un bail, hein...

Elle recule d'un pas, toute trace de sourire effacée.

— Je repasse demain si tu veux, Bart...

L'annonceur-radio présente un autre succès souvenir : Harden my Heart par Quarterflash. *Me durcir le cœur, bébé.*

— Non, Mari-Lou, reste voyons, je te fais ton demi tout de suite. Et c'est la maison qui offre!

J'ignore pourquoi mais elle recule encore.

— T'es sûr, Bart? Je voulais pas te déranger, hein...

Je serre les dents et soulève difficilement les joues : un rictus convaincant, j'espère.

— Ben non, ben non, en souvenir de la gradu de 82, un demi au bœuf avec sauce BBQ. Un peu de salade avec ça?

Avant qu'elle puisse refuser, je prépare le sandwich en moins de quinze secondes, pas loin d'un record : pain blanc (j'ai deviné, elle du type pain blanc), tranche de bœuf rôti (en fait, c'est du chien, un pauvre clébard que j'ai battu à mort dans une ruelle derrière la banque, un *retriever*, je pense), et salade (celle-ci fermentant dans la pisse depuis ce matin, je la noie de sauce BBQ afin de couvrir l'odeur). Puis je lui fais le tour de jonglerie : un mouvement du poignet et hop le sel! hop hop! la cendre et je fourre le tout dans un ciré.

— Voilà, mam'zelle. Demi au bœuf. Je te le réchauffe?

Ouais, me durcir le cœur, bébé.

— T'es drôlement habile Bart, c'est gentil, merci, dit-elle, hésitante, farfouillant dans son sac à main. Je vais te payer ça, attends...

Un frisson me glace la nuque.

Sur l'intercom, le voyant brille de son rouge sang habituel et nous regarde.

— Laisse, Mari-Lou. C'est gratis. Et bon appétit. Reviens faire ton tour, un de ces quatre.

Depuis combien de temps est-il allumé? Cinq secondes ou cinq minutes? Maman, que me veux-tu?

— T'es vraiment sûr? Parce que je...

— Barthélémy, fait la voix morte de ma mère, comme si ses mots avaient traversé un désert avant de sortir de l'intercom, un désert balayé en permanence par un vent sablonneux. Tue-la.

Mari-Lou Tressy a entendu et fixe le voyant rouge, ses yeux ouverts aussi grand que sa jolie bouche, une main toujours plongée dans son sac.

Sous son manteau de cuir blanc elle porte une blouse bleue, légèrement décolletée, disons que je peux presque voir l'intersection des deux clavicules.

— Bart? commence-t-elle juste avant que la lame du couteau ne lui traverse l'œsophage avec un bruit d'œufs qui se cassent.

Pour y parvenir, j'ai dû me soulever par-dessus la vitrine, désormais éclaboussée de sang, et me tiens d'une seule main sur le rebord du comptoir, poussant la lame le plus loin possible, probablement jusque dans les vertèbres. Mari-Lou laisse tomber son sac mais sa main reste plantée dans le vide, comme si elle cherchait des clés invisibles. Ses yeux se sont agrandis au possible et de ses lèvres (toujours jolies) s'écoule une rivière de sang qui bientôt donne à sa blouse une teinte violet brillante. Mari-Lou recule, chancelante et s'affale sur une chaise, le manche du couteau perpendiculaire à la poitrine, tel un accessoire très mode, ou peut-être comme un déguisement d'Halloween, du genre fausse hache plantée en pleine tête. Je prends une note mentale de ne pas oublier mon couteau à trancher dans... dans Mari-Lou Tressy, quoi.

— Barthélémy?

Je soupire et dépose mes pieds sur le sol, puis franchit les quatre pas nécessaires pour atteindre l'intercom. Mes deux cent soixante-quinze livres m'apparaissent légères comme l'air.

J'appuie sur TALK.

— Je l'ai fait, maman, je l'ai vraiment fait.

Je ferme les yeux et souris; cette journée, depuis longtemps planifiée, se termine enfin, avec Mari-Lou Tressy en boni. Magnifique.

Les provocations cesseront bientôt et pour toujours.

Ne reste plus qu'à prendre soin de maman.

Une dernière fois.

— Barthélémy? Vas-tu laisser cette cliente mourir de faim? Sers-la et ensuite monte-moi du seigle et un bol de...

Une quinte de toux s'empare du dernier mot, mais je le connais.

— Quelle cliente? dis-je tout haut en me tournant vers le comptoir.

— Quelle cliente! Vous êtes aveugle ou quoi? Dites, si vous ne voulez pas me servir, j'irai ailleurs, c'est tout...

C'est une femme dans la trentaine, manteau de cuir blanc et blouse bleue, des cheveux coupés trop courts et des lèvres trop minces : elle n'a absolument rien de Mari-Lou Tressy et encore moins la voix.

Derrière elle, la chaise sur laquelle Mari-Lou s'était affaissée a repris sa place, sagement tournée vers une table libre.

— Alors, vous me le faites, ce sandwich?

La radio joue un air pop plutôt moche, répétitif, électronique.

Le couteau à trancher brille sous les néons, près des viandes.

Il ne s'est rien passé.

— Oui, m'dame. Pain blanc ou brun?

Elle me passe une commande que je prépare machinalement.

Toutes les viandes sont fraîches, toutes les sauces sont ce qu'elles devraient être. Pas de peinture, pas de verre brisé, pas de *retriever* coupé en tranches.

Pas aujourd'hui.

La plupart des gens pensent que je suis gros et bête, le gros et bête Barthélémy Foisan, roi du sandwich. Ces gens-là ne savent rien de ma mère la reine, pourrissant sous ses draps, et de ses râles longs et arides qui vinrent à bout de Wilfrid Foisan, mon père.

Mais demain – demain - les gens verront qui je suis vraiment.

Demain, la radio jouera toujours, et je serai prêt.

© 2006, Bruno Crépeault